



**Notes pour la présentation de
Monsieur L. Jacques Ménard, O.C.
Président du conseil Nesbitt Burns
Président BMO Groupe financier, Québec
Président du Groupe d'action sur la persévérance et la réussite scolaires au Québec**

« L'entrepreneurship pour contrer le décrochage »

Fondation de l'entrepreneurship du Québec

Québec, le 22 octobre 2009

(version 21-10-2009)

Bonjour à tous,

Merci à Mario Girard et à la Fondation pour son invitation et Félicitations pour cette très belle initiative que de consacrer votre Forum d'automne à la problématique de l'abandon scolaire chez les jeunes au Québec

J'ai beaucoup parlé de décrochage scolaire depuis quelques temps. Un sujet au cœur de nos succès en tant que société.

Le Dr. Michel Perron, du CRÉPAS et membre du Groupe d'action que je préside vous a dressé le tableau ce matin de la situation du décrochage au Québec. Je vais donc passer très rapidement sur les chiffres. Des chiffres que vous avez vus abondamment dans les médias, de toute façon.

Je vais attaquer le sujet sous son angle plus sociétal. Plus large aussi que le décrochage au secondaire. Je vais aussi faire un lien entre l'entrepreneurship et la lutte contre le décrochage.

Partie I : La problématique

D'abord, quelques données pour situer le défi. Je sais qu'on pourrait se chicaner longtemps sur les chiffres. Même les définitions ne font pas l'unanimité. Quelques points de plus ou de moins ici et là. Ça ne change pas le problème. Ça ne change que les statistiques.

Vous allez trouver tous les chiffres dans le rapport du Groupe d'action que je préside. Ça s'appelle *Savoir pour pouvoir*. Tapez le titre sur Google. C'est le premier sort qui sort en haut de la liste. Pas compliqué. J'ai écrit un livre à la suite du rapport. Ça s'appelle : *Au-delà des chiffres... une affaire de cœur*. J'y présente le décrochage sous un angle, disons, plus humain. Sous l'angle du décrocheur, plutôt que d'une statistique. Je vous laisse ce livre avant de partir. Il est aussi disponible dans toutes les succursales de BMO Groupe financier au Québec.

Mon point, c'est qu'au-delà des chiffres, chaque décrocheur porte en lui un drame humain. Un drame pour lui, mais aussi pour sa famille. Pour les enfants qu'il aura. Pour tout son entourage.

Actuellement, on échappe 28 000 jeunes à chaque cohorte qui commence son secondaire I. Environ trois jeunes sur dix fêtent leurs vingt ans sans diplôme, ni attestation, ni qualification digne de ce nom. Et, ne venez surtout pas me dire que c'est pas grave parce qu'on en raccrocherait une bonne partie un peu plus tard, de peine et de misère. C'est une toute autre problématique qui n'a rien à voir avec le décrochage. Avoir son DES à 30 ans n'a rien à voir avec le fait de l'obtenir dans les délais prescrits. Ne nous racontons pas d'histoires.

Ça fait quoi décrocher ? Ça fait des jeunes qui vont se faire dire non quand ils vont postuler un emploi qualifié. Et, les emplois non qualifiés, vous savez ce que ça veut dire. Chômage assuré. Travail peu valorisant. Revenus de misère. Sous-équipé pour participer à une société moderne. Difficulté à aider ses enfants à l'école. Sans compter que les emplois non qualifiés sont déjà rendus en grande partie dans les pays en émergence. Et ça ne fait que commencer. *More to come*, comme on dit.

Le décrochage, donc, un drame humain. Et qui dure longtemps. Souvent, toute une vie. Vous voyez mon point de vue. C'est d'abord pour les décrocheurs eux-mêmes qu'il faut renverser la tendance.

Notre Groupe d'action a proposé dix moyens. Dix actions tirées de l'analyse des meilleures réussites dans le domaine au Québec, au Canada et à l'étranger. Michel Perron vous en a parlé ce matin. Je n'insisterai donc pas là-dessus.

Je veux seulement vous dire que le succès commence le jour où on reconnaît enfin que c'est toute la société qui est responsable du soutien et de la réussite scolaires de ses jeunes. Au-delà de tout esprit sectaire ou corporatiste. Pas seulement l'école, la commission scolaire et le ministère responsable de l'éducation.

Tous les projets qui ont fait leurs preuves misent sur l'engagement des parents, du milieu, social et économique, des municipalités même. Toute la société doit se serrer les coudes et travailler dans le même sens. Le jeune est responsable de lui-même, bien sûr, mais il doit être bien encadré et bien appuyé par tous ceux qui l'entourent. Plus le jeune est à risque de décrocher, plus un encadrement serré est essentiel. Comme on dit au Lac-St-Jean, chaque jeune a besoin d'encouragement, chaque jour. C'est vrai partout.

Un employeur qui impose à son employé-étudiant une charge de travail incompatible avec ses études l'incite à décrocher. Les parents qui se désintéressent de ce qui se passe à l'école lancent un mauvais signal à leur jeune. L'école qui ne détecte pas assez tôt les retards d'apprentissage, ne fait rien pour soutenir la persévérance scolaire. Les promotions automatiques non plus.

Des évidences, direz-vous ? Pas pour tout le monde.

Les actions de notre rapport sont bâties sur des initiatives qui font appel à des moyens et à des stratégies simples et éprouvées. Accroître l'intérêt et l'engagement des parents. Améliorer la préparation des tout-petits, avant même leur entrée à l'école. Dans certains cas, s'occuper même des futures mères. Dépister le plus tôt possible les problèmes d'apprentissage à l'école. Mieux encadrer les adolescents. Leur fournir des modèles inspirants. Donner de bonnes raisons aux jeunes de persévérer dans leurs études. Et, tout ça, c'est faisable. D'autres le font très bien. C'est ce que nous avons constaté.

Lisez le rapport. Lisez Au-delà des chiffres... Toutes les actions proposées y sont décrites en détail. L'idée, c'est de prendre ce qui vous convient. Les problèmes sont différents. Les solutions aussi.

Donc, lutter contre le décrochage, pour les jeunes d'abord. Pour les familles qu'ils fonderont. Pour les enfants qu'ils auront. Mais, aussi pour toute notre société. Ça, on n'en parle pas assez.

Partie 2 : Un enjeu de société

Démographie

La société québécoise fait face à trois grandes tendances qui ont toutes un lien direct avec la persévérance scolaire.

La première de ces tendances, le vieillissement accéléré de notre population. Très accélérée même.

La population du Québec est une des populations qui vieillit le plus rapidement au monde. Seulement les populations du Japon et de l'Italie vieillissent plus vite que la nôtre. Pourquoi ? Problème de baby-boomers qui n'ont pas fait beaucoup d'enfants. Je ne jette pas un blâme. Je constate tout simplement. Comme tous les démographes, d'ailleurs. La bosse dans notre courbe de population nous rattrape rapidement. On s'en va plus ou moins vers une cloche inversée. Problèmes à l'horizon.

Aujourd'hui, nous sommes environ cinq personnes en âge de travailler pour une personne de 65 ans et plus. Dans seulement une vingtaine d'années, il n'y aura plus que deux Québécois en âge de travailler pour chaque personne de 65 ans et plus.

Dès 2011, le groupe des 65 ans et plus sera plus nombreux que celui des moins de 15 ans. 2011, c'est l'an prochain. Après, l'écart sera de plus en plus considérable.

Et ce n'est pas le mini-babyboom de naissances des deux dernières années qui va changer grand-chose à ça à long terme. En 2008, l'indice de fécondité était de 1,7 alors que le taux de remplacement de la population est de 2,1. Le mini babyboom des deux dernières années vient notamment de l'entrée en vigueur du nouveau congé parental. Une aide financière qui a convaincu des parents potentiels de faire des bébés plus tôt que prévu, dans bien des cas.

En 1991, près de 100 000 bébés naissaient au Québec. Mais, les projections de naissances, ne sont que d'environ 75 000 pour 2011. Même chose pour 2021. Et ce, malgré les deux programmes parentaux les plus généreux au Canada et même en Amérique du Nord. Je parle des garderies à 7 \$ et le congé parental dont l'utilisation a dépassé toutes les prévisions au moment de son lancement. 83 % des nouveaux parents se sont prévalus du programme. Ce qui a fait sauter la caisse, d'ailleurs.

Ça change quoi, direz-vous, le vieillissement de la population ? Ça change que beaucoup moins de personnes produiront de la richesse et paieront des taxes et des impôts. Sans compter que le taux de participation au marché du travail, au Québec, est loin de battre des records. Bien au contraire. C'est ce que j'appelle, notre défi démographique.

Finances publiques

Les finances publiques constituent notre deuxième grand défi de société.

Un budget après l'autre, nos dépenses publiques augmentent de 5-6 % par année. Pendant ce temps-là, notre richesse collective n'augmente que de 1,5-1,6 %. Cherchez l'erreur !

J'ai déjà évalué avec un autre groupe de travail l'écart qui se creuse entre les revenus prévus du gouvernement du Québec et les prévisions de dépenses de santé et de services sociaux. Dès l'an prochain, le déficit sera de l'ordre de 3 milliards \$. Je le répète, uniquement en santé et services sociaux. Dans dix ans 11,4 milliards \$. Dans 20 ans, près de 30 milliards \$ et ce annuellement.

Ajoutez à cela les coûts qu'entraînera la perte d'autonomie d'un nombre de plus en plus élevé de Québécois et vous avez un beau défi sur les bras. J'ai suggéré un régime d'assurance universel pour commencer à financer dès maintenant ces augmentations de coûts. Plutôt que de prendre acte de l'immensité du problème fiscal qui attend nos enfants, on a préféré distribuer des lunettes roses. Quel problème ? Le rapport Clair suggérait la même approche en 2000. On a perdu 10 ans à nier le problème. Et, ça continue, malheureusement.

Quand les revenus ne suffisent plus à payer les dépenses, qu'est-ce qu'on fait ? On emprunte. De ce côté-là, la marge est mince. Le Québec supporte la dette publique la plus élevée en Amérique du Nord en regard de la richesse de ses habitants. Combien ? 213 milliards \$. C'est ce qu'on appelle la dette à long terme du secteur public québécois. Ce qui inclut les déficits accumulés en santé et en éducation. Ainsi que toutes les dettes cumulées dont le gouvernement du Québec est le responsable en dernier ressort. Pas mal plus élevée que la dette de 130 milliards \$ dont on parle toujours.

Ce sont les chiffres mêmes du ministère des Finances dans son Plan budgétaire 2009-2010. Ils sont repris par l'Institut économique de Montréal qui calcule la progression de la dette à partir de celle de l'an dernier. Ce qui sous-estime au départ le rythme de progression de la dette. Cette année, les entrées de fonds se font attendre et les dépenses reliées à la crise économique sont plus importantes.

Donc, des chiffres très conservateurs. Et en passant, si ma conférence dure 30 minutes, il faudra ajouter plus de un demi-million de dollars aux chiffres que je viens de citer. Demain, à la même heure, c'est 25 millions de dollars qu'il faudra ajouter à notre dette publique. C'est à ce rythme qu'on s'endette. Ou plus précisément, qu'on endette nos enfants.

Ça fait quoi tout ça ? Ça fait que seulement pour payer les intérêts sur notre dette, il faut dépenser l'équivalent de la moitié de tout le budget du ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport. La proportion augmente constamment. Et, on ne rembourse pas de capital à ce rythme-là. On paye des intérêts seulement.

Pourquoi croyez-vous que le gouvernement cherche par tous les moyens à hausser les tarifs, les taxes et tout ce qui peut permettre des entrées de fonds additionnelles ? Parce qu'il y a de moins en moins d'argent pour payer les services publics dans lesquels on continue de couper. Mais que la population réclame à grands cris. Et on ne se prive pas. Les garderies les moins chères, les congés parentaux les plus généreux, les frais de scolarités les plus bas et tout le reste.

C'est clair que ça ne balance pas. Et n'oubliez pas, on est 5 personnes en âge de travailler pour une personne de 65 ans et plus. Imaginez le fardeau fiscal des jeunes qui travailleront pour soutenir le nombre sans cesse grandissant des 65 ans et plus sous peu. Et, je ne parle pas des 80 ans et plus dont le nombre va battre tous les records sous peu. Pourquoi je vous dis ça ? Parce que ce sont les années qui coûtent le plus cher en frais de santé et services sociaux.

La productivité

Il y a un moyen de régler le problème. C'est d'accroître de façon exceptionnelle notre productivité. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire réaliser une plus grande valeur de production de biens et services par heure travaillée. Si on augmente le nombre d'heures travaillées, ça ne nuira pas non plus.

Pour l'instant, c'est plutôt mal parti. Nous traînons de la patte par rapport aux autres provinces canadiennes et encore plus par rapport aux États-Unis. Ce qui est plus grave, l'écart qui nous sépare des autres s'accroît sans cesse. Le Québec se classe à l'avant-dernier rang des provinces canadiennes pour la croissance de sa productivité, de 1997 à 2005. Tout juste devant Terre-Neuve. Donc, nous ne sommes pas partis pour rattraper nos retards de cette façon. Déjà que la productivité canadienne n'a augmenté que du tiers de la croissance américaine de 2000 à 2006. Et, ce n'est pas le Québec qui remonte la moyenne canadienne !

Dans un domaine aussi important que celui de l'Internet haute vitesse pour l'amélioration de la productivité, une étude de l'Université Harvard vient de dénigrer l'Internet haute vitesse canadien. Le Canada se classe au 22^e rang sur 30 pays qui ont fait partie du sondage du Harvard Berkman Center for Internet and Society. Au 16^e rang pour l'adoption du système haute vitesse. Au 20^e rang, pour la vitesse. Au 25^e rang pour les prix.

Comment renverser la vapeur ? Je crois sincèrement qu'il n'y a qu'une façon. Il faut nous hausser le plus possible dans la chaîne de production de valeur. Ça veut dire quoi ? Ça veut dire nous orienter vers des activités à très forte valeur ajoutée. Quitte à laisser le reste aux

pays en émergence. De toute façon, ils le font sans qu'on ait besoin de les y inviter. Et, ça ne s'arrêtera pas tout seul.

Comment faire ? Vous avez tout compris. Il faut à tout prix relever notre niveau d'éducation.

L'éducation constitue notre seule planche de salut. C'est le seul moyen à notre disposition pour maintenir notre niveau de vie qui est très gravement menacé. Nous occupons déjà le 54^e rang sur 60 juridictions nord-américaines en termes de production de richesse, par habitant. C'est-à-dire sur 10 provinces canadiennes et 50 états américains. Ce qui n'est pas très loin de la queue. On réussit encore à battre les Maritimes, sauf Terre-Neuve, à cause du pétrole. Et la Virginie de l'Ouest et le Mississippi et quelques autres états qui ont autant de misère que nous à se tirer d'affaires.

Éducation et entrepreneuriat

Comment faire pour renouer avec des gains de productivité qui vont nous permettre de tirer notre épingle du jeu ?

L'éducation est sans aucun doute une étape obligée. Plus que jamais, un peuple sans éducation est voué à la pauvreté. Donc, il faut commencer par nous assurer que nos jeunes persévèrent dans leurs études. L'obtention d'un DES ou l'équivalent, c'est vraiment le minimum vital dans une société qui veut se sortir la tête de l'eau. En bas de ça, aussi bien écrire sur la porte « Out of business ». Je ferai un lien aussi entre éducation et entrepreneuriat. Vous allez voir pourquoi.

Je n'ai pas de recette universelle. Mais, une chose est certaine. La motivation à l'école est une des clés du succès. Sinon, LA clé par excellence. Rien ne se fait sans un minimum d'intérêt. Autant que possible, au moins un peu de passion. L'éducation, c'est pareil. Nos jeunes ne vivent pas sur la planète Mars !

J'ai parlé à un grand nombre de jeunes. J'ai parlé aussi à une multitude d'intervenants qui essaient d'aider ces jeunes. Les mêmes observations reviennent constamment. Ce qu'on entend c'est : « L'école c'est plate ». « On apprend rien d'intéressant ». « L'école, c'est pas fait pour moi ». « Je m'ennuie à l'école ». C'est ça qu'on entend le plus souvent. Plusieurs décrocheurs me disent la même chose sur mon blogue.

Comment faire pour intéresser les jeunes ? Certains ont essayé d'injecter, si vous me passez l'expression, l'entrepreneuriat à l'école. Les résultats sont étonnants. J'ai vu dans le programme de la journée qu'on vous fait part de certaines expériences à cet égard. Je trouve l'approche entrepreneuriale à l'école particulièrement intéressante pour deux raisons.

D'abord, je suis convaincu qu'elle peut contribuer à la lutte au décrochage. Excellent moyen pour motiver les jeunes. Mais aussi parce que, contrairement à ce qu'on pense, le Québec a besoin d'une sérieuse dose d'entrepreneuriat pour rejoindre les autres provinces. Je vais revenir là-dessus. Pourquoi ne pas faire d'une pierre deux coups ?

Je vais vous dire deux mots d'une expérience fascinante qui se vit à l'école James Lyng High School, situé dans le sud-ouest de Montréal, depuis l'an passé. Grâce à l'engagement de cinq étudiants de l'Université Concordia.

Cette initiative qui porte le nom de Fusion Jeunesse (Youth Fusion en anglais) fut mise sur pied par un jeune étudiant de l'Université Concordia du nom de Gabriel Brand Lopez avec la collaboration de Mme Evelyn Abitbol, alors directrice des relations gouvernementales et affaires publiques de l'Université Concordia.

La formule est simple : Fusion Jeunesse envoie des étudiants universitaires, à titre de coordonnateurs de projets dans des écoles secondaires défavorisées afin d'implanter des projets qui motivent les jeunes à se surpasser de façon créative, les stimulent à s'impliquer davantage dans leur réussite scolaire et suscitent le sentiment d'appartenance à l'école.

Leur programme va au-delà du mentorat. Les étudiants universitaires travaillent 15 heures par semaine dans les écoles pour une durée de 36 semaines, soit toute l'année scolaire.

Cinq étudiants de Concordia ont alors proposé à la direction de l'école d'offrir leurs services pour aider les jeunes à démarrer de nouveaux projets au sein de leur école. Ils ont introduit une grande nouveauté dans l'école. Ils ont demandé aux jeunes : qu'est-ce que ça vous tente de faire ? Qu'est-ce qui vous intéresse ?

La plupart des ados n'ont jamais entendu cette question-là à l'école. Donc, ils sont partis des intérêts des étudiants. Ils ne leur ont pas demandé, qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse pour vous ! Mais bien, qu'est-ce que vous voulez faire ? Toute une différence. L'entrepreneuriat, ça part de là. Qu'est-ce qu'on a envie de faire ? Qu'est-ce qui nous motive ?

À partir des intérêts manifestés par les étudiants, les cinq jeunes de Concordia ont travaillé à cinq projets. Le premier : The Green Team. 75 ados qui ont découvert des tas de choses sur l'environnement de façon ludique et dans le plus grand enthousiasme.

Un autre jeune s'est engagé dans le sport. Il a aidé les ados à s'organiser une équipe de soccer chez les filles, de basket chez les gars, d'escalade aussi. Bref, des dizaines d'ados qui ne s'étaient jamais impliqués dans le sport à l'école ont trouvé une bonne raison d'y aller à tous les jours. D'avoir hâte d'arriver à l'école.

Un autre groupe a mis sur pied un conseil étudiant. Ce que l'école n'avait pas depuis longtemps.

D'autres se sont mis ensemble pour organiser un magasin étudiant, style coop étudiante, qui a donné de nouvelles idées d'orientations à plusieurs d'entre eux.

Et un dernier groupe a mis sur pied un journal étudiant. Plusieurs ados se sont rendus compte en lisant leurs textes imprimés et distribués à toute l'école qu'ils étaient capables de faire de belles choses. Une révélation. Pour eux. Pour leurs familles. Pour leurs amis.

Cinq étudiants universitaires ont réussi à faire tout ça ! Sans changer ni loi ni règlement. Coût à peu près zéro. De l'huile de bras. De la bonne volonté. J'ajouterais aussi, une capacité d'organiser l'école avec une grande souplesse. Paraît-il que la souplesse, c'est une des forces des écoles anglophones. Un avantage sur les écoles francophones. Paraît-il, des conventions collectives normatives qui donnent plus de possibilités. Moins de virgules à franchir avant de pouvoir commencer à faire quelque chose. Une culture qui donne aux activités parascolaires une place très importante depuis toujours. C'est ce qu'on m'a dit. Vous êtes mieux placés que moi pour le savoir, je suppose.

Et la chose la plus extraordinaire, ces projets fonctionnent toujours après le départ des étudiants de Concordia. Il suffisait d'une étincelle.

Le directeur de l'école a dit aux jeunes de Concordia, en les remerciant du fond du cœur, Qu'ils avaient aidé des centaines d'ados. Qu'ils leur avaient fait découvrir des choses très intéressantes à faire à l'école. Qu'ils avaient changé la face de l'école.

Une semaine après de démarrage des projets, le taux d'absentéisme avait diminué de 40 % et il s'est maintenu aussi bas jusqu'à la fin de l'année scolaire. Mais, plus important encore, les jeunes ont cessé de dire que l'école, c'est plate. Ils ont trouvé de bonnes raisons d'y aller et de s'y engager. Les jeunes ont littéralement transformé leur école.

Cette année, plus d'une vingtaine d'étudiants, issus de différentes universités et dans toutes sortes de disciplines, aident des jeunes dans différentes écoles secondaires en milieu défavorisés sur l'île de Montréal à mettre en branle leurs propres projets. Afin de les aider, BMO leur a procuré un local, dans un de nos édifices, leur permettant d'établir leurs bureaux d'affaires et j'agirai comme président honoraire pour leur servir de guide ou de mentor.

Je sais que des programmes similaires existent aux HEC et dans d'autres universités. BMO y participe également. Mais, généralement, ces programmes s'adressent aux étudiants du niveau collégial. Je pense qu'il faudrait inciter les étudiants et les universités à multiplier les

expériences dans les écoles secondaires. Des jeunes qui parlent aux jeunes. Qui les motivent à ne pas lâcher. Rien de plus puissant !

Il y a un lien avec la journée d'aujourd'hui. Tous les programmes dont je vous parle fonctionnent sur une base d'entrepreneuriat. Les étudiants universitaires jouent le rôle de mentors, de coaches, de personnes de confiance. Les ados font le travail. Ils apprennent. Ils s'intéressent. Ils constatent qu'ils sont capables de belles réalisations. Ils « entreprennent » de redonner une nouvelle vie à leur école. Quoi de mieux pour motiver ces ados à persister dans leurs études ? Plusieurs peuvent même découvrir dans ces expériences entrepreneuriales des voies de carrières qu'ils ne soupçonnaient même pas avant.

Je l'ai dit, BMO Groupe financier est engagé dans des programmes d'entrepreneuriat pour inciter les jeunes à se lancer dans l'aventure. Oser entreprendre. Nous sommes les seuls partenaires privés engagés dans le programme Entrepreneuriat Laval avec l'université du même nom et ce depuis 1996.

Le programme contribue à la mise sur pied d'entreprises par les étudiantes et les étudiants. On mise particulièrement sur le partenariat et le travail en réseau. Ce programme s'inscrit dans notre tradition de soutien et d'engagement envers les communautés où nous sommes présents. Déjà, plus de 300 entreprises sont nées grâce à ce projet qui mise sur l'entrepreneuriat. Une très grande partie de ces entreprises sont issues du secteur de la nouvelle économie et ont déjà créé quelques milliers d'emplois de qualité.

BMO est aussi partenaire fondateur du Centre d'entrepreneurship de l'Université du Québec à Montréal. Nous avons des ententes de partenariat également avec HEC, l'École polytechnique et l'Université de Montréal. Toujours dans le but de soutenir les initiatives entrepreneuriales qui permettront à notre économie de performer à la hauteur de notre potentiel. Et aux jeunes, de découvrir qu'ils ont leur avenir en main. Qu'ils sont capables d'aller jusqu'au bout de leurs rêves. À la condition d'y travailler très fort.

Le Québec et l'entrepreneuriat

Pourquoi attacher autant d'importance à l'entrepreneuriat ?

Je l'ai déjà dit. Parce que je crois que c'est une bonne façon de promouvoir l'intérêt chez nos jeunes. Donc, de soutenir la persévérance scolaire chez ceux et celles qui ne voient pas très bien ce que l'école peut leur apporter. Des expériences entrepreneuriales peuvent allumer cette petite étincelle qui fera toute la différence pour le reste de leur vie.

Mais pour une autre raison aussi. Contrairement à la croyance populaire, le Québec n'est pas tout à fait la terre d'accueil par excellence de l'entrepreneuriat au Canada. Pourtant, c'est grâce à l'entrepreneuriat que nous arriverons, ou pas, à rattraper nos retards et à maintenir notre niveau de vie. Et pourquoi pas, à hausser nos standards. Ce n'est pas interdit.

La semaine dernière, BMO a rendu publique une étude portant sur les villes canadiennes qui comptent le plus grand nombre de PME. L'étude divise les villes en 10 catégories, en fonction de leur taille. Vous serez peut-être étonnés d'apprendre qu'aucune ville du Québec ne se classe dans les dix premiers rangs de sa catégorie. J'ai bien dit AUCUNE. Québec : terreau de la PME au Canada ? Une autre légende urbaine.

Sherbrooke s'est classée 12^e dans sa catégorie. Montréal, 15^e. Trois-Rivières, 16^e. Toutes les autres villes du Québec sont plus loin dans le classement de leur catégorie.

Fait très révélateur, Rivière-du-Loup s'était classée au 7^e rang de sa catégorie quand on a fait cette étude pour la première fois, il y a 4 ans. Même si Rivière-du-Loup a conservé la même intensité de PME par 1000 habitants, elle a glissé au 22^e rang. En quatre ans seulement.

On peut voir-là un parallèle avec le décrochage. Même si on est toujours à 30 % de décrochage au Québec depuis 20 ans, on perd du terrain. On n'est pas pire qu'on était. Les autres sont meilleurs. L'Ontario vient de faire un bond prodigieux de 68 % à 77 % de

diplômés en cinq ans. Vous voyez ce que je veux dire ? Aujourd'hui, le statu quo est une recette de perdants. Même chose pour la persévérance scolaire.

Je termine avec quelques résultats d'une étude menée par la Fondation de l'entrepreneurship et Léger Marketing, à l'hiver 2009. L'étude démontre que :

- Il y a deux fois moins d'expériences entrepreneuriales au Québec comparativement au reste du Canada.
- Le bassin d'entrepreneurs en activité est deux fois moins important au Québec et plus solitaire, toutes proportions gardées.
- Un pourcentage moindre de Québécois croit avoir les compétences pour créer une entreprise que dans le reste du Canada.

Étonnant, n'est-ce pas ? Inquiétant, aussi.

Conclusion

Tous les indicateurs pointent dans la même direction. Les expériences entrepreneuriales remportent beaucoup de succès avec les jeunes dans les écoles. Elles ont un impact positif sur leur motivation. Elles les incitent à rester à l'école. Elles leur ouvrent des voies nouvelles.

Par ailleurs, nous avons un urgent besoin d'accroître la capacité entrepreneuriale de nos jeunes pour relever les défis dont j'ai parlé. Défi démographique, finances publiques et productivité.

Je souhaite ardemment que les expériences entrepreneuriales dont vous aurez entendu parler dans le cadre de ce colloque vous incitent à multiplier ce type d'expériences dans les écoles. Vous tenez une bonne partie de l'avenir des jeunes et du Québec entre vos mains. Je suis persuadé que nous sommes capables de réussir.

Merci.